



Les comportements de consommation et leur évolution

Si la consommation d'alcool a baissé en France depuis 50 ans, elle continue à causer nombre de maladies et troubles sociaux. Parallèlement à la baisse de la consommation quotidienne d'alcool (notamment de vin), on assiste à une hausse des alcoolisations ponctuelles et des ivresses chez les jeunes et les femmes.

Comportements de consommation et leur répartition : produits consommés et évolution

Jean-Baptiste Richard
Chloé Cogordan
Institut national
de prévention et
d'éducation pour la
santé (Inpes)
Christophe Palle
Ivana Obradovic
Observatoire français
des drogues et des
toxicomanies (OFDT)

La consommation d'alcool est un comportement particulièrement important à observer, du fait de son ancrage dans la culture culinaire et festive française et des risques qu'elle peut représenter pour la santé, à court terme comme à moyen et long termes, pour le buveur et son environnement, qu'il s'agisse d'un usage ponctuel ou régulier.

Les données du Baromètre santé permettent d'analyser l'évolution des comportements des Français vis-à-vis de l'alcool et des représentations sociales de ce produit. La répétition dans le temps d'une telle enquête, ainsi que la taille importante de son échantillon, offrent la possibilité de suivre les comportements avec précision dans l'ensemble de la population ou dans certains groupes comme les jeunes adultes ou les étudiants. Qualifier les comportements actuels, leurs évolutions et leurs déterminants, permet d'évaluer et d'orienter les actions des pouvoirs publics.

Ces résultats sont issus de l'enquête 2014, portant sur un échantillon représentatif de 15 635 personnes âgées de 15 à 75 ans et résidant en France métropolitaine [78].

Consommation d'alcool parmi les 15-75 ans

En 2014, 86 % des personnes âgées de 15 à 75 ans déclarent avoir bu de l'alcool au cours des douze derniers mois, avec un nombre de verres moyen bus par semaine (quelle que soit la fréquence de consommation) estimé à 5,5. Près de la moitié des 15-75 ans ont consommé de l'alcool à un rythme hebdomadaire, et environ un sur dix quotidiennement (tableau 1). Ces niveaux de consommations se révèlent stables depuis 2010, excepté pour la consommation quotidienne d'alcool qui décroît de 11 % à 10 % ($p < 0,001$), suivant ainsi une tendance générationnelle ancrée depuis plusieurs décennies.

Les boissons les plus consommées à un rythme hebdomadaire sont dans l'ordre : le vin (37 %), la bière (20 %), les alcools forts (15 %) puis les autres types d'alcools (cidre, porto, champagne...), avec, concernant les femmes, une large préférence pour le vin (29 %).

Si cette hiérarchie n'a pas évolué depuis 2010, la bière apparaît plus souvent consommée qu'en 2010 (+1,7 point), pour les hommes comme pour les femmes, à l'inverse des autres types d'alcool (-1,3 points).

Concernant les pratiques d'alcoolisation ponctuelle,

*Les références entre
crochets renvoient à la
Bibliographie générale
p. 61.*

tableau 1

Indicateurs de consommations d'alcool parmi les 15-75 ans selon le sexe, en 2010 et 2014

	Ensemble		Hommes		Femmes	
	2010	2014	2010	2014	2010	2014
Consommation d'alcool						
Alcool au cours de l'année	86,2	86,4	89,6	88,9	83,0	84,0
Nombre de verres bus par semaine	5,5	5,5	8,1	8,0	2,8	2,8
Alcool hebdomadaire	47,1	47,5	61,3	60,5	33,7	35,1
<i>Vin hebdomadaire</i>	36,9	37,1	46,7	45,4	27,5	29,1*
<i>Bière hebdomadaire</i>	18,6	20,3***	30,9	32,6*	6,8	8,6***
<i>Alcools forts hebdomadaire</i>	15,7	15,2	24,7	23,9	7,2	6,8
<i>Autres alcools hebdomadaire</i>	9,0	7,7***	10,2	9,0*	7,8	6,4***
Alcool quotidien	11,0	9,7***	16,7	14,6**	5,5	4,9
Alcoolisation Ponctuelle Importante						
API dans l'année	36,0	38,3***	51,5	53,2	21,3	24,2***
API mensuelle	17,8	17,4	28,2	26,2*	8,0	8,9
API hebdomadaire	4,8	5,0	7,9	8,2	1,8	2,0
Ivresse						
Ivresse dans l'année	19,1	19,1	27,6	26,5	11,1	12,1
Ivresses répétées	8,1	9,3***	13,0	13,5	3,6	5,2***
Ivresses régulières	3,1	3,8***	5,3	6,2*	0,9	1,6***

***, **, * : évolutions significatives entre 2010 et 2014 aux seuils de 0,1 %, 1 % et 5 %

Source : Baromètres santé 2010 et 2014, Inpes

38 % des 15-75 ans rapportent au moins une alcoolisation ponctuelle importante (API)¹ dans l'année, soit significativement plus qu'en 2010 (36 %), en particulier parmi les femmes (24 % vs 21 % ; $p < 0,001$). Dans cette même population, 17 % des personnes déclarent des API tous les mois, et 5 % toutes les semaines, proportions stables depuis 2010.

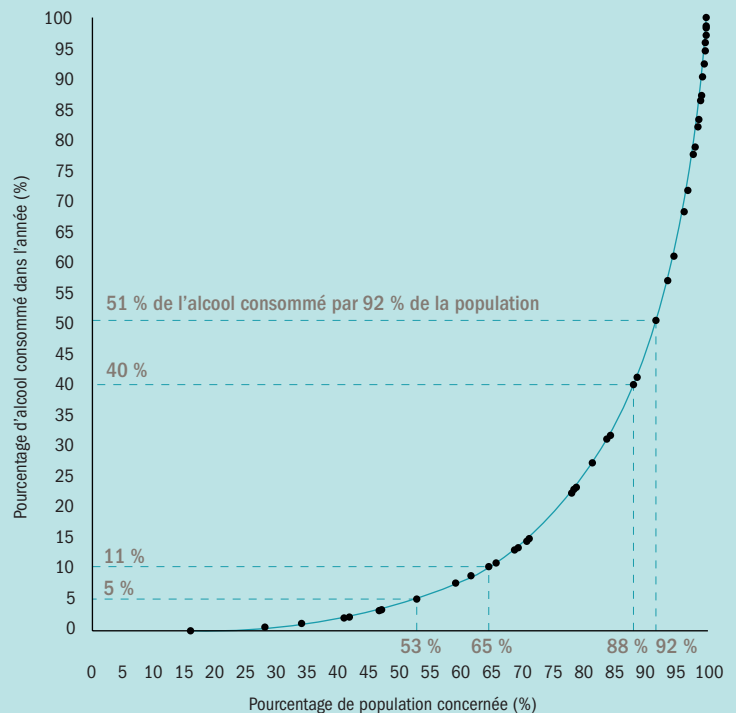
Par ailleurs, 19 % des 15-75 ans déclarent un épisode d'ivresse en 2014, 9 % au moins trois fois dans l'année (ivresses répétées) et 4 % au moins dix fois (ivresses régulières). Dans un contexte de stabilité du niveau d'ivresse au cours de l'année, les ivresses répétées (8 % en 2010) et régulières (3 % en 2010) sont en hausse, tout particulièrement parmi les femmes (de 3,6 % à 5,2 % pour les ivresses répétées ; de 0,9 % à 1,6 % pour les ivresses régulières ; $p < 0,001$).

Distribution des volumes consommés au sein de la population

Le nombre de verres bus par semaine est estimé à partir de la fréquence déclarée de consommation de boissons alcoolisées et du nombre de verres bus lors d'une journée ordinaire de consommation d'alcool. En supposant que les biais liés à ce recueil diffèrent peu selon les volumes consommés, il est possible d'estimer la distribution de la part d'alcool consommée par la population française (figure 1). Ainsi, les volumes consommés se répartissent

figure 1

Distribution de l'alcool consommé parmi les 15-75 ans



1. API : alcoolisation ponctuelle importante, définie par le fait d'avoir bu 6 verres ou plus lors d'une même occasion.



très inégalement : en tenant compte des abstinentes (14 % en 2014), 92 % des 15-75 ans consommeraient 51 % du volume global d'alcool, l'autre moitié étant consommée par seulement 8 % des Français.

Profils de consommation par âge et sexe

Les profils de consommations varient fortement selon l'âge, avec des répartitions similaires parmi les hommes et les femmes, à des niveaux toutefois différents. La consommation quotidienne d'alcool croît progressivement avec l'avancée en âge : très rare avant 25 ans (1,9 % des hommes, 0,6 % des femmes), elle concerne entre 65 et 75 ans 36 % des hommes et 16 % des femmes.

Inversement, les consommations ponctuelles, mesurées en termes d'API ou d'épisodes d'ivresses, décroissent avec l'âge. Parmi les hommes, elles culminent entre 25 et 34 ans : deux tiers d'entre eux (67 %) ont connu au moins une API dans l'année, 37 % tous les mois, et près de la moitié ont déclaré au moins une ivresse dans l'année (47 %). Parmi les femmes, ces consommations surviennent le plus souvent avant 25 ans : 43 % des 15-24 ans ont connu une API dans l'année, 19 % tous les mois, et un tiers d'entre elles (34 %) a connu une ivresse au cours des douze derniers mois.

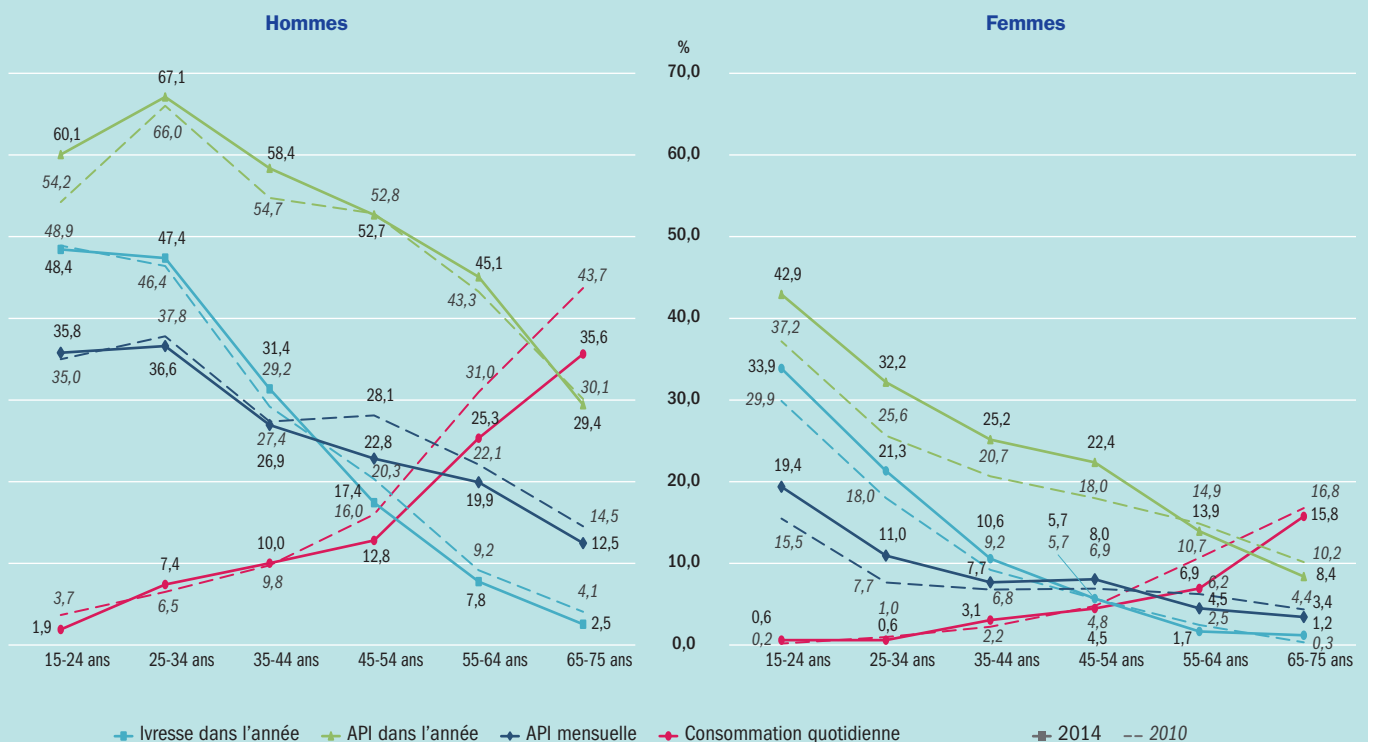
Comparativement à 2010, les indicateurs de consommations d'alcool apparaissent stables ou en baisse à tous les âges pour les hommes : seules les API au cours de l'année sont en hausse significative parmi les 15-24 ans (de 54 % en 2010 à 60 % en 2014 ; $p < 0,05$). À partir de 45 ans, la consommation quotidienne est significativement en baisse, et une tendance similaire, quoique non significative, se dessine concernant les API mensuelles.

Concernant les femmes, on observe une hausse des API au cours de l'année pour toutes les tranches d'âge de 15 à 54 ans, des API mensuelles et des ivresses au cours de l'année parmi les 15-34 ans (figure 2). La consommation quotidienne d'alcool demeure rare chez les femmes et, comme pour les hommes, est en recul parmi les plus âgées.

Pour les API et les ivresses, la stabilité des comportements des hommes, conjuguée à leur augmentation dans la population féminine, a pour conséquence une diminution de l'écart lié au genre, mesuré par les sex-ratios (SR). Depuis les années 2000, les SR calculés pour l'ivresse au cours de l'année n'ont pas cessé de diminuer, parmi toutes les tranches d'âge s'échelonnant de 15 à 44 ans, 3,2 parmi les 40-44 ans, 1,5 parmi les 20-24 ans pour atteindre 1,3 parmi les 15-19 ans.

figure 2

Ivresses, alcoolisation ponctuelle importante (API) et consommation quotidienne d'alcool selon le sexe et l'âge, en 2010 et 2014



Source : Baromètres santé 2010, 2014, Inpes.

Discussion

Les évolutions observées à partir des données de vente font l'état d'une diminution régulière de la consommation moyenne annuelle d'alcool pur depuis plus de 50 ans, cette baisse étant presque entièrement attribuable à la diminution de la consommation de vin, et plus précisément des « vins courants » [10]. Les résultats des enquêtes déclaratives menées depuis vingt ans confirment ces évolutions, puisque la part des 15-75 ans

consommant de l'alcool quotidiennement est passée de 24 % en 1992 à moins de 10 % en 2014.

Parallèlement à cette diminution de la consommation quotidienne a pu être observée une évolution à la hausse des API et des ivresses, en particulier entre 2005 et 2010 [8]. Relativement à 2010, les API au cours de l'année ont à nouveau augmenté (+2,3 points), de même que les ivresses répétées (+1,2 points) et régulières. Ces augmentations sont principalement portées par les

Aspects sociologiques de l'évolution des modes de consommation d'alcool

Saisir les modes de consommation d'alcool, et leurs évolutions, dans leur épaisseur sociologique, apparaît comme une tâche incontournable et délicate. Même si on se limite à la situation française, il faut constater d'une part que les données épidémiologiques offrant une vision quantitative de la répartition des consommations (déclarées), ne permettent pas de remonter très loin dans le temps [8], et d'autre part que les recherches sociologiques, plus à même d'interroger le sens des conduites, sont peu nombreuses et n'offrent pas de points de comparaison très fiables [34].

Si l'on se contente ici de considérations générales concernant les aspects sociologiques de l'évolution des modes de consommation d'alcool, on peut retenir qu'au cours des trente dernières années une transformation de l'abord de l'alcool a remis en question son statut d'« exception culturelle » et de « psychotrope national ». Au contraire l'alcool côtoie d'autres substances, y compris illicites, autour d'une politique globale de réduction des risques, centrée sur la notion de dépendance puis sur celle de l'addiction. En lien direct avec cette donnée concernant l'approche en termes de santé publique, on observe une élévation du seuil de sensibilité aux effets négatifs de la consommation, aussi bien avec le durcissement de la réglementation de l'alcool au volant, la multiplication et la diversification des messages de sensibilisation et de prévention au « risque alcool », que dans l'évolution des représentations

de l'alcool et de l'alcoolisme en population générale. Ces transformations de l'abord sociétal de l'alcool s'accompagnent d'une modification des consommations et, surtout, de leurs significations. On assiste à une baisse assez continue de la consommation moyenne d'alcool par habitant, due principalement à la diminution de la consommation de vin et en particulier de « vin de table », au profit d'une certaine démocratisation de la « culture du vin » inscrite dans le renouvellement de la « gastronomie » française. La « modération » est devenue le mot d'ordre aussi bien des promoteurs de la santé publique- loin d'une démarche abolitionniste- du lobby alcoolier, qui retient surtout que dans modération il y a consommation, que de la plus grande partie de la population, réceptive à l'égard de l'utopie de la santé parfaite et sensible au « culte de la performance ». Globalement, il y a une baisse des consommations quotidiennes et régulières d'alcool, qui se cantonnent davantage aux fins de semaine, aux repas familiaux et aux moments festifs. La consommation d'alcool est davantage inscrite dans l'extra-ordinaire, accompagnant et ritualisant les changements de temporalités et les moments d'effervescence sociale.

Parallèlement à ces évolutions sociologiques globales, on observe une identification progressive de certaines populations dites « à risque » et à un ciblage des politiques et des campagnes de prévention, en particulier orientées vers les femmes et les jeunes (oubliant que la mor-

talité alcoolique touche toujours les hommes des catégories populaires). Si, longtemps, l'alcool a été pensé comme un privilège (ou un vice) masculin, voire un symbole du genre (masculin), la consommation parfois problématique des femmes, et en particulier des jeunes femmes, est sortie de l'ombre et observée à la loupe, en lien direct avec le risque qu'elle fait courir en cas de grossesse. Les « jeunes » sont eux soupçonnés de reprendre des façons nordiques ou anglo-saxonnes de consommer (le terme de *binge drinking* a pu servir à pointer et stigmatiser des modes « étrangères » et malvenues de consommer) [70]. Plus récemment semble émerger un élargissement du questionnement, le déplaçant du côté de la sobriété, y compris parmi les jeunes, même si sobriété et jeunesse cohabitent mal dans les représentations comme dans la recherche [41]. Or, une meilleure compréhension des modes de consommation les plus à risque passe aussi par l'étude de ceux qui, justement, donnent à voir des modes de régulation, de résistance voire de déviance par rapport aux normes instituées de consommation.

En conclusion, il faut reconnaître que l'étude sociologique des modes de consommation d'alcool et de leur évolution est, en France particulièrement, un champ à peu près complètement délaissé, comme si l'on n'avait pas là un terrain privilégié d'accès au social, aux rapports sociaux et à la *construction sociale de la réalité*. 🍷

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 61.

Ludovic Gaussoit
Sociologue,
université
de Poitiers



femmes, si bien que le rapprochement des comportements d'alcoolisation ponctuelle entre hommes et femmes, déjà observé parmi les jeunes adultes en 2010, se poursuit.

Ces évolutions notables n'empêchent toutefois pas la France de rester l'un des pays les plus consommateurs d'alcool au monde. En Europe, après avoir longtemps occupé la tête du classement, la France n'est plus au premier rang mais elle se maintient dans le groupe des pays les plus consommateurs, dans un contexte

où les consommations se sont sensiblement rapprochées depuis quelques décennies. Entre 1970 et 2010, la consommation d'alcool a en effet diminué dans le sud de l'Europe, tandis qu'elle augmentait dans les pays anglo-saxons et d'Europe du Nord, aboutissant à une convergence des volumes consommés, du type de boissons consommées, voire des modes de consommation. Alors que la consommation de vin, rare dans les années 1970, s'est fortement développée dans les pays anglo-saxons, certaines pratiques observées

Focus sur les jeunes de 18-25 ans

Les données du Baromètre santé 2010 avaient montré une forte augmentation des comportements d'alcoolisations ponctuelles importantes et des épisodes d'ivresses parmi les 18-25 ans, en particulier chez les jeunes filles [77]. Une attention particulière doit être portée sur cette période de la vie où les comportements d'alcoolisation sont pour une grande part encore en développement et se trouvent au cœur du processus de sociabilité. Certaines pratiques peuvent présenter des risques sanitaires immédiats, des dommages à long terme en matière de maturation cérébrale, ainsi que des risques d'installation durable dans un usage à risque de dépendance [7].

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 61.

Jean-Baptiste Richard
Viêt Nguyen-Thanh
Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes)
François Beck
Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT)

Niveaux de consommations en 2014 et évolutions

En 2014, 40 % des jeunes de 18-25 ans déclarent avoir consommé de l'alcool toutes les semaines, la moitié des hommes (51 %) et 30 % des femmes, une proportion en augmentation par rapport à 2010 pour ces dernières (24 %, $p < 0,01$). Par type d'alcool, la consommation hebdomadaire de vin connaît une forte augmentation, quel que soit le sexe, et la bière apparaît de plus en plus consommée par les jeunes femmes : sa consommation hebdomadaire concernait 7 % des 18-25 ans en 2005, 9 % en 2010 et atteint 16 % en 2014 (Tableau 1).

En 2014, 57 % des jeunes adultes ont connu une alcoolisation ponctuelle importante (API) au cours de

l'année, 32 % tous les mois et 11 % toutes les semaines. Dans un contexte global de stabilité, on observe néanmoins une hausse des API dans l'année (+4,6 points).

D'autre part, un peu moins d'un jeune sur deux (46 %) déclare avoir connu une ivresse au cours de l'année, une proportion identique à celle observée en 2010. En revanche, la part de jeunes en ayant connu au moins trois est passée de 25 % à 29 %, et la part de ceux en ayant connu dix de 11 % à 14 %.

Selon le genre et la situation professionnelle, notons toutefois que des évolutions à la hausse sont particulièrement visibles parmi les jeunes étudiantes, alors qu'une tendance à la stabilité s'observe chez les étudiants de sexe masculin. Ainsi, les API mensuelles concernent 28 % des étudiantes en 2014 (19 % en 2010 ; 11 % en 2005), les ivresses répétées 28 % d'entre elles également (19 % en 2010 ; 8 % en 2005) et les ivresses régulières 11 % (7 % en 2010 ; 2 % en 2005).

Évolution de la précocité des consommations

La précocité des consommations, estimée par les usages d'alcool des 15-17 ans, semble stable relativement à 2010 : 15 % des adolescents de cet âge consomment de l'alcool toutes les semaines, 34 % ont connu une API au cours de l'année et 16 % tous les mois. Par ailleurs, trois jeunes de 15-17 ans sur dix déclarent avoir déjà expé-

rimenté l'ivresse, un quart dans l'année écoulée (26 %). Sous un autre angle, la distribution des âges d'expérimentation de l'ivresse des 15-25 ans indique que 10 % de ces ivresses ont eu lieu avant l'âge de 15 ans, la moitié d'entre elles avant 17 ans, et que ces proportions se révèlent tout à fait comparables à celles observées en 2005 et 2010.

Conclusion

Parmi les plus jeunes, les niveaux de consommations observés en 2014 montrent, d'une part, que les usages d'alcool des jeunes diffèrent sensiblement de ceux de leurs aînés, d'autre part, que les pratiques des jeunes en 2014 se distinguent de celles observées dans les précédentes enquêtes. En près de dix ans, de 2005 à 2014, la part des 18-25 ans ayant connu une ivresse est passée de 33 % à 46 %, et la part de ceux qui en ont connu au moins trois a presque doublé, de 15 % à 29 %, une augmentation d'une ampleur différente entre hommes (de 23 % à 38 %) et femmes (de 7 % à 21 %).

Après l'essor constaté entre 2005 et 2010, les tendances à la hausse ne sont plus significatives parmi les jeunes hommes, alors qu'elles le demeurent pour ce qui concerne les jeunes femmes, en particulier les étudiantes. Ce rapprochement des consommations entre jeunes femmes et jeunes hommes apparaît également dans le type de boissons consommées : la part de consommatrices hebdomadaires de bière, boisson

habituellement dans ces pays pourraient s'être diffusées au reste de l'Europe, notamment l'Europe du Sud : consommations peu régulières, épisodes ponctuels de consommation importante, voire très importante, peu sexuées, et acceptation sociale globalement plus élevée de l'ivresse publique, notamment lorsqu'elle est en lien avec un événement identifiable [2].

Avec 8 % de la population buvant près de la moitié d'alcool consommé en France, des modes d'alcoolisation et des préférences de boissons en constante

évolution, ces données montrent la diversité des usages de la boisson alcoolique, qui demeure la substance psychoactive de loin la plus consommée en France, et rappellent l'importance de disposer d'un système de surveillance de ces comportements de santé, enrichi par le suivi d'indicateurs d'autre nature : quantité d'alcool consommée, mesures des dommages, du coût social, estimations régionales [40].

très majoritairement préférée par les jeunes hommes, a doublé en dix ans.

Soulignons toutefois que, dans ce contexte, nos données ne démontrent pas une plus grande pré-

cocité des usages. Les premières ivresses semblent survenir à un âge similaire, et les consommations des mineurs sont comparables à celles observées en 2010. Ces observations

seront enrichies prochainement par les résultats des enquêtes spécifiques menées en milieu adolescent : HBSC 2014 [82], Espad 2015 [42], Escapad 2014 [83].

tableau 1

Indicateurs de consommations d'alcool parmi les 18-25 ans, selon le sexe et la situation professionnelle (en %)

	Ensemble		Hommes		Femmes	
	2010	2014	2010	2014	2010	2014
Consommation d'alcool						
Alcool hebdomadaire	36,4	40,3*	48,9	51,2	24,0	30,1**
<i>Vin hebdomadaire</i>	18,1	23,7***	22,4	28,5**	13,8	19,1**
<i>Bière hebdomadaire</i>	24,3	27,4*	39,3	40,0	9,4	15,6***
<i>Alcools forts hebdomadaire</i>	20,1	20,2	29,5	29,3	10,6	11,6
<i>Autres alcools hebdomadaire</i>	8,3	7,0	9,7	9,6	6,9	4,5
Alcoolisation Ponctuelle Importante						
API dans l'année	52,2	56,8**	64,1	70,2*	40,3	44,2
<i>Actifs</i>	52,0	57,0	63,6	70,8	38,0	41,0
<i>Étudiants</i>	55,3	61,6*	65,3	71,9	45,4	52,8*
<i>Chômeurs et inactifs</i>	45,8	47,4	62,7	65,6	33,1	32,7
API mensuelle	29,5	31,5	42,0	42,9	17,0	20,7
<i>Actifs</i>	28,8	32,3	41,9	45,0	13,1	17,7
<i>Étudiants</i>	30,6	34,3	42,7	41,9	18,9	27,8**
<i>Chômeurs et inactifs</i>	28,3	24,6	40,7	40,7	18,9	11,6
API hebdomadaire	11,2	10,7	16,6	16,4	5,8	5,4
Ivresse						
Ivresse dans l'année	45,5	45,7	57,8	55,5	33,2	36,4
Ivresses répétées	24,5	28,9**	34,6	37,7	14,4	20,7***
<i>Actifs</i>	23,5	27,4	33,7	37,3	11,5	16,0
<i>Étudiants</i>	27,9	32,6*	37,6	38,4	18,6	27,7**
<i>Chômeurs et inactifs</i>	18,3	24,4	29,5	36,9	9,9	14,3
Ivresses régulières	11,4	14,1*	18,5	20,7	4,4	7,8**
<i>Actifs</i>	10,3	14,6*	16,6	22,1	2,8	5,9*
<i>Étudiants</i>	13,8	13,9	21,3	17,8	6,6	10,6*
<i>Chômeurs et inactifs</i>	8,0	13,7*	15,7	24,0	2,2	5,4



Morbi-mortalités liées à la consommation d'alcool

Stéphane Legleye

Responsable du Service des enquêtes et des sondages de l'Institut national d'études démographiques (Ined)

La consommation d'alcool en France a diminué de façon quasi-linéaire depuis une cinquantaine d'années : le volume des ventes enregistrées rapporté au nombre d'habitants âgés de 15 ans et plus dépassait 26 litres d'alcool pur (éthanol) par tête en 1961, alors qu'il s'établissait à 20,1 litres en 1980, 13 litres en 2000 et 12 litres en 2011². Le vin représente 60 % de ces volumes, devant les spiritueux (22 %) et la bière (18 %). Cette baisse des ventes enregistrées est confortée par la baisse des déclarations de consommation dans les enquêtes en population générale. Ainsi, en 2010, 12 % des 18-75 ans résidant en métropole

étaient des buveurs quotidiens contre 24 % en 1992. Malgré cette baisse, la consommation d'alcool continue d'être associée à de très nombreuses maladies et contribue fortement à la mortalité évitable ainsi qu'aux inégalités sociales de santé.

La consommation d'alcool est difficile à décrire précisément. Il est certes théoriquement possible de documenter, pour chaque occasion de consommer, le volume d'alcool pur (éthanol) ingéré, mais assurer ce recueil sur le long terme implique de connaître la fréquence des consommations et les volumes correspondants tout au long de la vie, et donc dans tous les contextes de consommations, ce qui est impossible. De plus, le titrage des boissons varie suivant les types

2. <http://www.ofdt.fr/BDD/publications/docs/da13alc.pdf>

Comparaisons internationales des pratiques d'alcoolisation à 16 ans

Si des efforts ont été réalisés pour améliorer la comparabilité des enquêtes menées dans les différents pays européens ces dernières années [11], les comparaisons internationales restent souvent délicates en population adulte, dans la mesure où les méthodes et les indicateurs varient d'un pays à l'autre. À l'adolescence en revanche, le projet *European School Project on Alcohol and Other Drugs* (Espad), élaboré dans cette perspective, permet depuis 1995 de comparer les niveaux d'usage de substances psychoactives des adolescents âgés de 15-16 ans dans les différents pays européens [42].

En 2011, date du dernier exercice de l'enquête, une large majorité (67 %) des 15-16 ans ont bu au moins une fois une boisson alcoolisée lors du mois précédent l'enquête (usage récent) : dans les trois quarts des pays participants, plus de la moitié des adolescents interrogés se trouvent dans ce cas. Les jeunes Français se situent à des niveaux correspondant au premier tiers des pays européens : 9e rang en ce qui concerne l'usage récent d'alcool, 12e rang en ce qui concerne l'alcoolisation ponctuelle importante (API), sur 33 pays. L'usage récent d'alcool est le plus élevé en République tchèque (79 %), au Danemark (76 %) et en Grèce (72 %). Les niveaux sont globalement supérieurs en

Europe de l'Ouest et du Sud et plutôt inférieurs en Europe de l'Est et dans les pays scandinaves, à l'exception du Danemark. Les dernières places sont occupées par les pays du nord dont les consommations récentes se démarquent singulièrement de celles des autres pays : Finlande (48 %), Suède (38 %), Norvège (35 %) et Islande (17 %).

Les alcoolisations ponctuelles importantes offrent quant à elles une cartographie assez différente, les plus fréquentes au Danemark (56 %), en Croatie (54 %), en République tchèque (54 %) et au Royaume-Uni (52 %), sans que de grandes homogénéités géographiques sur ce type de consommation ne soient mises en évidence, la France se situant juste au-dessous de la moyenne européenne (44 % vs 39 %). Concernant l'ivresse, les pays méditerranéens présentent des niveaux d'ivresse parmi les plus faibles d'Europe. À l'inverse, les pays nordiques et anglo-saxons, ainsi qu'une grande partie des pays d'Europe Centrale et de l'Est, présentent, pour la plupart, des niveaux supérieurs à la moyenne.

À l'image de la France où les garçons affichent des consommations récentes plus fréquentes que celles des filles (70 % vs 64 %), les jeunes Européens déclarent généralement des niveaux de consommation supérieurs à ceux des jeunes Européennes ;

les pays d'Europe du Sud et les États baltes notamment, présentant des écarts importants entre garçons et filles : de plus de 10 points comme en Italie, en Serbie ou en l'Albanie. Toutefois, trois pays font figure d'exception avec des prévalences au cours du mois chez les filles plus élevées. Ils se situent principalement au nord de l'Europe, la Suède affichant l'écart le plus important, 41 % vs 34 %.

Entre 2007 et 2011, le niveau d'usage récent d'alcool des adolescents est resté stable (67 %) en France comme en général en Europe. Certains pays (du nord en particulier) ont réussi à faire régresser fortement la consommation de boissons alcoolisées et ce de manière continue depuis plus de 10 ans. Pour beaucoup de ces pays l'un des axes principaux de l'action publique a consisté à limiter l'accessibilité au sein de la population adolescente, ce qui est de nature à conforter les choix opérés dans le cadre de la loi Hôpital, patients, santé, territoires (loi HPST).

Historiquement, on a pu distinguer au niveau européen deux profils pour les consommations d'alcool : l'un nordique avec des usages réguliers plutôt faibles mais par contre avec des épisodes d'ivresse plus importants, et l'autre latin où les usages réguliers apparaissent plus importants mais les épisodes d'ivresse plus rares, la France se rappro-

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 61.

**François Beck
Stanislas Spilka**

Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT)

de boissons et les marques, et la mesure précise du volume versé et consommé est très délicate, surtout hors des débits de boissons patentés, où la verrerie et les volumes servis sont en principe standards (des études expérimentales montrent malgré tout que la forme des verres modifie les volumes versés, même par des barmen professionnels). Ainsi, des études de validité ont montré que les enquêtes en population générale ou épidémiologiques sous-estiment la consommation réelle d'éthanol d'un facteur 2 à 5 pour les premières, moindre pour les secondes. Notons par ailleurs que d'autres aspects entrent en jeu, même s'ils ne remettent pas fondamentalement en cause les corrélations entre volume consommé et conséquences à long terme pour la santé. D'abord, la physiologie et la physiologie du buveur : sa masse musculaire (plus celle-ci est importante, plus le volume sanguin est élevé) ainsi que la quantité d'enzymes métabolisant l'alcool dont il est pourvu (certaines populations, en particulier asiatiques, sont ainsi plus vulnérables car dépourvues d'alcool-déshydrogénase). Ensuite, le mode de consommation

compte aussi : le titrage, la vitesse d'ingestion et la prise au cours des repas peuvent moduler le pic d'alcoolémie donc la toxicité.

L'alcool : impliqué dans de nombreuses pathologies et troubles sociaux

L'alcool est toxique pour tous les organes, et sa toxicité est dose-dépendante. Il faut distinguer la toxicité liée à une consommation (intoxication) chronique, de celle liée à une intoxication aiguë (ivresse, alcoolisation ponctuelle importante ou API). La littérature scientifique s'accorde sur une liste très longue de maladies directement ou indirectement induites par la consommation chronique d'alcool. Les principales sont les maladies de l'appareil circulatoire (cardiomyopathies, varices œsophagiennes), du système digestif (gastrites, hépatites alcooliques chroniques, fibroses et cirrhoses hépatiques), du système endocrine, et des maladies mentales et du système nerveux (encéphalopathie de Wernicke, troubles mentaux et comportementaux, dégénération du système nerveux central, polynévrite). Mais au-delà de ces maladies

chant de ce dernier portrait. L'enquête Espad montre que, depuis 1995, si les différences nationales en matière d'alcoolisation restent marquées, elles ont tendance à s'estomper. Actuellement, la cartographie européenne de l'alcoolisation montre ainsi une certaine

uniformisation, avec des pays nordiques et anglo-saxons présentant des alcoolisations ponctuelles importantes moins fréquentes que par le passé, tandis que la tendance est globalement inverse dans les pays latins.

Dans un mouvement d'uniformisation des


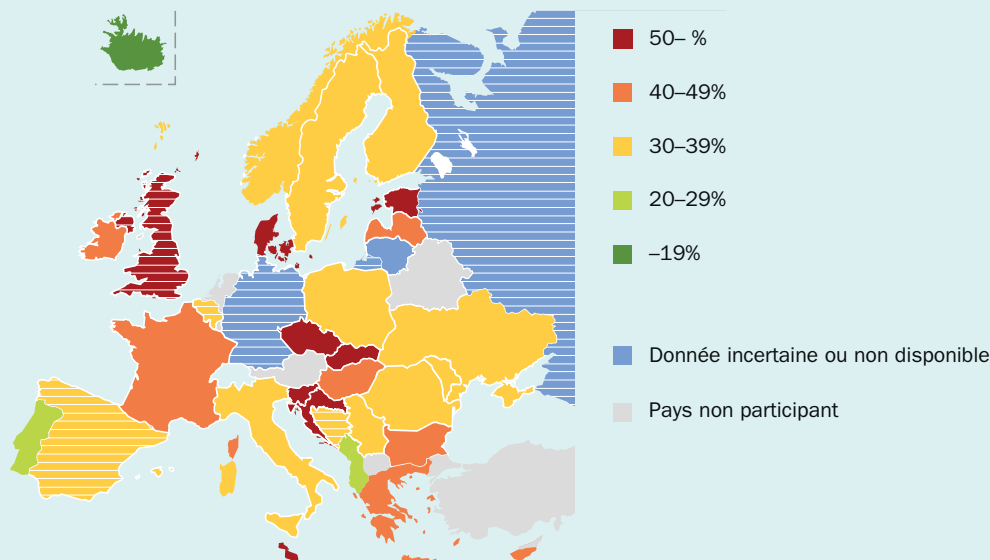
comportements au sein des pays de l'Union européenne, celui de l'alcoolisation des adolescents européens prendrait progressivement le pas sur des caractéristiques nationales de consommation qui restent encore visibles en population adulte. 

figure 1

Comparaisons européennes de la consommation de la part des jeunes de 16 ans ayant connu au moins une API lors du mois précédent l'enquête en 2011



Source : The 2011 ESPAD report - CAN.



directement causées par la consommation d'alcool, un très grand nombre de troubles sont susceptibles d'être favorisés par sa consommation. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) en dénombre environ 200 sur son site Internet, dont un grand nombre de cancers.

Les effets de l'intoxication aiguë se manifestent d'abord dans les modifications du comportement du buveur et de ses interactions sociales : violences (l'alcool est la substance psychoactive pour laquelle le lien avec la violence physique est le mieux documenté), accidents (de la route : l'enquête SAM de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies estimait en 2003 que le risque d'accident mortel est multiplié par 8 lorsque l'alcoolémie du conducteur dépasse 0,5 g d'éthanol par litre de sang; accidents du travail ou domestiques, etc.), rapports sexuels non désirés, etc. L'intoxication aiguë peut aussi conduire au coma éthylique et à la mort. L'alcool a donc

des conséquences sociales importantes, qui peuvent être chiffrées : pour l'année 2003, le coût social de l'alcool à 37 milliards d'euros, soit 2,4 % du PIB de l'époque (contre 47,7 milliards et 3,1 % du PIB pour le tabac et 2,8 milliards et 0,2 % du PIB pour les drogues illicites).

La toxicité de l'alcool, en particulier neurologique, est d'autant plus marquée que le buveur est jeune, les API ayant des effets délétères très marqués sur le développement cérébral des enfants et des adolescents, leurs capacités d'apprentissage, etc. La consommation régulière et importante engendre ainsi des troubles du comportement et de l'apprentissage. À l'extrême, l'exposition intra-utérine peut causer le syndrome d'alcoolisation fœtale et l'exposition du père et de la mère à des consommations d'alcool importantes dans la période précédant la conception altère les gamètes et nuit au développement futur de l'embryon. Les études

Les comportements d'alcoolisation à 17 ans : premiers résultats de l'enquête Escapad

L'enquête sur la santé et les consommations lors de l'appel de préparation à la Défense (Escapad) de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) interroge tous les trois ans, grâce à un questionnaire auto-administré anonyme, un large échantillon représentatif des jeunes de 17 ans résidant en France [81] à propos de leur santé. L'enquête permet d'étudier leurs consommations de substances psycho actives illicites et licites, dont l'alcool, en détaillant les différents modes d'alcoolisation, comme les épisodes d'ivresses ou d'alcoolisation ponctuelle importante (API)¹.

Le huitième exercice de l'enquête menée au niveau national a eu lieu du 17 au 21 mars 2014 en partenariat avec la Direction du service national (DSN) lors de la journée Défense et citoyenneté (ex-JAPD). L'enquête s'est déroulée dans tous les centres actifs sur la période, permettant à 26 351 adolescents de nationalité française de répondre. Le taux de participation à cette enquête s'élève à 99 %. Les données sont pondérées selon le poids démographique des départements et en respectant le *sex-ratio* départemental. Les données présentées concernent 22 023 métropolitains interrogés à 17 ans. L'enquête Escapad a reçu l'avis d'opportunité du Conseil national de l'information statistique (CNIS)

et le label d'intérêt général de la statistique publique du Comité du label, ainsi que l'avis favorable de la Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL).

En 2014, une large majorité des adolescents (7 sur 10) continuent de déclarer avoir bu une boisson alcoolisée au cours des 30 derniers jours précédant l'enquête, même s'ils sont un peu moins nombreux

qu'en 2011. Dans tous les cas, les garçons sont plus souvent concernés par les usages d'alcool que les filles, les écarts étant d'autant plus importants que la fréquence de consommation est élevée. L'usage régulier (au moins 10 fois au cours du mois) ne concerne qu'un peu plus d'un jeune sur 10 (12 %). La consommation quotidienne de boissons alcoolisées est limitée à 1,8 %

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 61.

Stanislas Spilka
Olivier Le Nézet
François Beck
Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT)

tableau 1

Évolutions entre 2011 et 2014 des indicateurs d'alcoolisation à 17 ans selon le sexe (%)

	Ensemble		Garçons		Filles				
	2011	2014	2011	2014	2011	2014			
Alcool usages dans le mois									
≥ 1 usage	77	72	↘	80	76	↘	74	68	↘
≥ 10 (régulier)	11	12	↗	15	18	↗	6	7	↗
≥ 30 ou quotidien	0,9	1,8	↗	1,6	2,9	↗	0,3	0,6	↗
API dans le mois									
≥ 1 fois	53	49	↘	60	55	↘	47	43	↘
≥ 3 fois	23	22	↘	29	28	→	16	15	→
≥ 10 fois	2,7	3,0	→	4,2	4,7	→	1,2	1,3	→
Ivresses dans l'année									
≥ 1 ivresse	50	49	↘	56	55	→	44	43	↘
≥ 3 ivresses	28	25	↘	34	32	↘	21	18	↘
≥ 10 ivresses	10	9	↘	15	13	↘	5,7	4,7	↘

↘ et ↗ signale une variation statistiquement significative entre 2011 et 2014; → marque une stabilité.

Source : enquêtes Escapad - OFDT.

récentes de neuro-imagerie montrent une vulnérabilité plus importante des filles aux effets des API [45].

Ajoutons enfin que des travaux prouvent que l'action pharmacologique psychotrope de l'alcool n'est pas le seul effet en lien avec la violence. L'alcool peut ainsi être consommé dans le but de commettre des violences ou d'excuser par avance les actes violents que l'on projette [72] et certains travaux récents de psychologie expérimentale montrent que les anticipations du buveur relativement aux effets d'une future consommation ont des effets notables sur son agressivité en réponse à une provocation d'un tiers, même lorsque la boisson ingérée est *in fine* un placebo (cf. tribune de Laurent Begue)...

Cause et catalyseur de maladies, l'alcool contribue fortement à la mortalité évitable. L'estimation de cette contribution est toutefois très délicate : outre les causes directes évidentes, l'alcool est impliqué dans la survenue

de nombreuses pathologies ou leur aggravation, et a ainsi un effet total difficile à estimer. Utilisées seules, les causes médicales de décès enregistrées conduisent ainsi à sous-estimer la contribution totale de l'alcool à la mortalité : d'autres sources sont nécessaires (enquêtes en population générale ou cohortes épidémiologiques – dont les consommations sont sous-déclarées –, relations dose-effet sur la mortalité, volume total des ventes de boissons alcooliques sur le territoire). Ces données sont disparates et leur usage requiert de nombreuses hypothèses [73]. Les dernières estimations pour la France varient entre 33 356 pour l'année 2006 [74] (dont 26 017 pour les hommes) et 49 000 (dont 36 500 pour les seuls hommes), soit 9 % du total des décès pour l'année 2009 [37]. Les estimations diffèrent notablement suivant les sources et les hypothèses mais l'alcool reste la seconde cause de mortalité évitable derrière le tabac. 🍷

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 61.

des adolescents de 17 ans (tableau 1). Au total, malgré une baisse des usages d'alcool au cours du mois entre 2011 et 2014, les consommations régulières et quotidiennes sont orientées à la hausse.

Les comportements d'alcoolisation ponctuelle, comme les ivresses au cours de l'année et les API au cours du mois, sont partagés par la moitié des adolescents mais l'évolution de l'usage régulier ne se traduit pas par des comportements d'alcoolisation plus fréquents. Après une hausse entre 2000 et 2005, les ivresses restent stables entre 2005 et 2014, même s'il convient de signaler la baisse importante des ivresses dans la période la plus récente (entre 2011 et 2014), en particulier les ivresses répétées (au moins 3 ivresses dans l'année).

Le niveau des API au cours du mois, après un accroissement notable entre 2005 et 2011, présente, sur la dernière période, une nette inflexion à la baisse, sans pour autant retrouver le niveau de 2005 (47 %). Cette tendance se reflète dans les API répétées (au moins 3 fois dans le mois), qui ont elles aussi diminué entre 2011 et 2014. Seule la fréquence des API régulières (au moins 10 dans le mois), qui se situent à un niveau nettement plus faible (3 %), est restée stable. Ces orientations se retrouvent aussi bien parmi les filles que les garçons : les API au cours du mois sont ainsi passées de 46 à 43 % chez les filles et de 60 à 55 % parmi les garçons.

Globalement, les indicateurs d'alcoolisation à la fin de l'adolescence semblent donc orientés à la baisse entre 2011 et 2014. La baisse des alcoolisations ponctuelles importantes mesurée entre 2011 et 2014 interrompt notamment une hausse observée depuis 2005. Les prochaines enquêtes permettront de savoir s'il s'agit d'une inversion de tendance durable. Ces données seront

analysées plus en détail dans le cadre du n° 100 de la revue *Tendances* de l'OFDT [1], avec notamment une mise en regard de l'évolution des profils d'alcoolisation et de consommation du cannabis, ou encore l'exploration des contextes des API (type d'alcool, nombre de verres, recherche de l'ivresse...) grâce à un nouveau module spécifiquement dédié à cette question. 🍷

figure 1

Évolutions des alcoolisations ponctuelles importantes à 17 ans, en métropole entre 2005 et 2014 (%)



(*) : signale une variation statistiquement significative entre deux années successives

Source : enquêtes Escapad - OFDT



Les inégalités sociales et de territoire

La consommation d'alcool, en particulier la consommation importante et régulière, est inégalement répartie dans la population et entre les sexes. Au sein de la plupart des pays développés, dont la France, on observe un gradient social négatif parmi les hommes : plus le milieu social est élevé (quel que soit l'indicateur : éducation, revenu ou profession), plus la consommation est modérée, en fréquence et en quantité, et plus les ivresses sont rares. Parmi les femmes, le gradient social est au contraire négatif... bien que les alcoolisations ponctuelles intensives ou API et les ivresses restent généralement plus fréquentes au sein des groupes les moins favorisés. L'opposition de ces gradients fait que plus on observe une population favorisée, moins l'écart entre hommes et femmes est important. Bien sûr, globalement, la

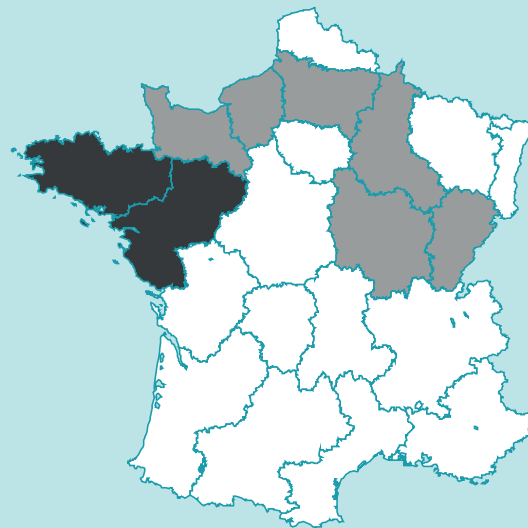
consommation quotidienne d'alcool reste très masculine (3 hommes pour une femme) et est plus fréquente avec l'âge, alors que les API et les ivresses se raréfient.

Chez les jeunes hommes âgés de 18 à 25 ans, la déclaration d'une consommation régulière (au moins 10 usages par mois) et d'une API par mois est plus fréquente parmi les actifs occupés que les étudiants ou les chômeurs, tandis que chez les jeunes femmes du même âge, les étudiantes se distinguent au contraire nettement des actives occupées par des ivresses beaucoup plus fréquentes.

À l'adolescence, la consommation quotidienne est quasi-inexistante, comme le montre l'enquête Escapad 2011 de l'OFDT : la consommation est au plus régulière (10,5 % des adolescents âgés de 17 ans) mais tournée vers les ivresses (10,5 %

en déclarent au moins 10 dans l'année) ou la consommation d'au moins 5 verres en une occasion (alcoolisation ponctuelle intensive ou API : 53,2 % au moins une API au cours du mois). Comme en population adulte, les écarts entre sexes sont réduits au sein des « milieux favorisés » : les enfants des familles de cadres, les élèves des filières scolaires classiques, les non-redoublants, etc. Des études montrent que les jeunes des milieux populaires consomment plus souvent quasi-quotidiennement, déclarent plus d'API et d'ivresses que les autres, alors que l'expérimentation et les consommations plus modérées (en fréquence et intensité) sont au contraire plus répandues dans les milieux favorisés.

À ces déterminants sociaux de la consommation, il convient d'ajouter la biologie et le contexte familial ou

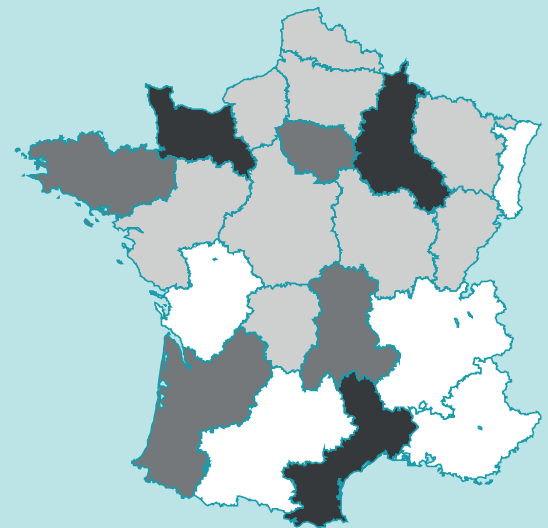


Consommations déclarées en 2010

Blanc : consommation moyenne en fréquence et intensité (API et ivresse).

Gris moyen : consommation moins fréquente, ivresses plus rares.

Gris foncé : consommation moyenne en fréquence, ivresses et API nombreuses



Taux de décès imputables à l'alcool en 2010

Blanc : très inférieur à la moyenne [1,8 %-2,6 %].

Gris clair : moyen à la moyenne [2,9 %-3,4 %].

Gris moyen : un peu supérieur à la moyenne [3,7 %-3,9 %].

Gris foncé : très supérieur à la moyenne [4,2 %-5,7 %].

Stéphane Legleye
Responsable
du Service des
enquêtes et
des sondages
de l'Institut
national d'études
démographiques
(Ined)

Source : Baromètre santé 2010, Inpes, calculs de l'auteur (classification ascendante hiérarchique - CAH - sur moyennes pondérées régionales)


Source : CépiDc, Inserm, calculs de l'auteur

amical : les enfants élevés dans des familles de buveurs excessifs ou dans des ambiances conflictuelles, ceux dont les amis consomment beaucoup, ont davantage de risque de développer des problèmes avec l'alcool.

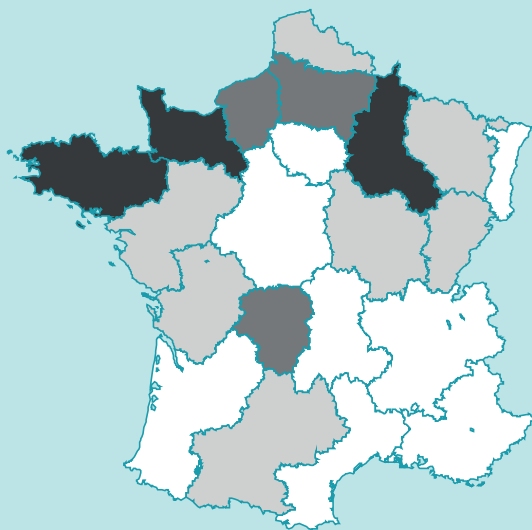
Clivée socialement, la consommation d'alcool est également hétérogène sur le territoire, mais la cartographie dépend des indicateurs retenus, consommations déclarées ou conséquences. En 2010, les données du Baromètre santé de l'Inpes (fréquence de consommation, d'API et d'ivresses au cours de l'année) montrent ainsi que la Bretagne et les Pays de la Loire présentent des fréquences de consommations annuelles moyennes mais nettement tournées vers l'ivresse et les API¹. *A contrario*, la part des décès enregistrés causés par l'alcool n'est pas forcément très élevée dans les

régions marquées par une consommation tournée vers l'ivresse ou les API (ce n'est pas uniquement dû à un effet retard de la mortalité sur la consommation : retenir des données de consommation plus anciennes ne change presque rien)... En revanche, si l'on combine quatre indicateurs liés aux conséquences sanitaires et sociales (part des décès enregistrés causés par l'alcool, part des accidents imputables à l'alcool, taux de consultations dans des centres de prise en charge spécialisés en addictologie, taux d'interpellations pour ivresse sur la voie publique), on retrouve une typologie un peu plus cohérente avec celle issue des déclarations de consommation.

Alors qu'au niveau individuel, le lien entre milieu social et consommation est fort, il n'en est pas de même au niveau régional. Une analyse factorielle

multiple montre que la corrélation entre le contexte socio-économique (PIB, composition de la population active et au chômage des cadres, indépendants, et ouvriers ou employés) et les conséquences sanitaires et sociales est modeste ($R_v = 0,41$), mais supérieure à celle observée avec la consommation ($R_v = 0,31$) tandis que la corrélation entre la consommation et les conséquences est très faible ($0,19$). Les trois cartographies ne se superposent donc que partiellement : comme très souvent en géographie, les relations entre les phénomènes changent suivant l'échelle d'observation. 

1. Le lecteur intéressé pourra consulter sur Internet l'Atlas Alcool 2005 Inpes/OFDI pour approfondir le sujet, notamment les préférences pour les types de boissons.



Conséquences sanitaires et sociales en 2010

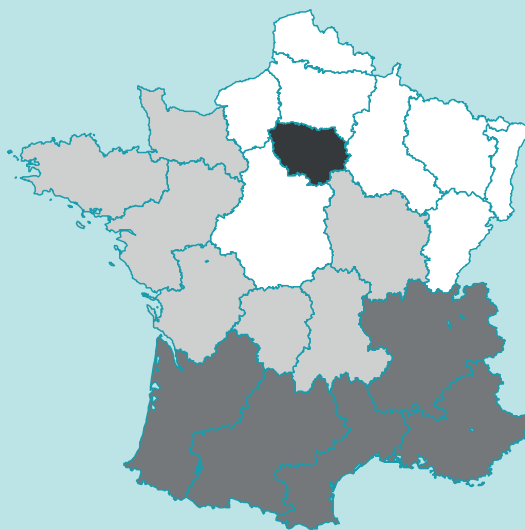
Blanc : décès moyens, accidents, interpellations et consultations plus faibles que la moyenne.

Gris clair : décès un peu plus faibles, reste moyen.

Gris moyen : décès plus faibles, consultations et interpellations plus élevées.

Gris foncé : décès, interpellations et accidents plus élevés, consultations plus rares.

Source : ODICER, OFDI, calculs de l'auteur (CAH sur les taux de décès, consultations en CSAPA, part des accidents, interpellations pour ivresse sur la voie publique)



Carte socio-économique des régions en 2011

Blanc : PIB inférieur à la moyenne, chômage élevé, ouvriers et employés surreprésentés.

Gris clair : PIB inférieur à la moyenne, région agricole au chômage faible, cadres sous-représentés.

Gris moyen : PIB moyen, indépendants et cadres surreprésentés (au chômage ou non).

Gris foncé (Île-de-France) : PIB élevé, cadres et indépendants surreprésentés, chômage faible.

Source : Insee, calculs de l'auteur (CAH sur le PIB, la composition de la population active et au chômage des cadres, indépendants, et ouvriers ou employés)



Chiffres clés de l'économie de l'alcool en France

L'offre

La France est l'un des tout premiers producteurs de boissons alcoolisées dans le monde. Les vins, les cidres, les produits issus de moût de raisin et autres boissons anisées peuvent être considérés comme des productions traditionnelles. Plus récemment, la production française s'est étoffée des bières ou encore de whiskys.

Les sources de données sur les niveaux et l'évolution de production de ces produits proviennent des associations professionnelles. Ainsi, l'Organisation internationale de la vigne et du vin place la France comme le 3^e plus important producteur de vin dans le monde, derrière l'Espagne (2^e) et l'Italie (1^{er}), avec une production estimée en 2013 à plus de 42 000 millions d'hectolitres [65]. La France exporte sa production pour un peu plus de 7,8 milliards d'euros, et n'importe que 649 millions d'euros de vin contribuant sans nul doute de façon excédentaire à la balance commerciale. La Fédération française des spiritueux, qui regroupe 46 catégories de spiritueux (calvados, whisky, liqueur, marc, eau-de-vie...), fait état d'une production de 600 millions de litres en 2013 dont 426 sont exportés. En 2012, la France est le 8^e pays européen producteur de bière avec une production estimée à 18 millions d'hectolitres selon l'Association des brasseurs de France. Les exportations progressent ces dernières années pour atteindre un peu plus de 5 millions d'hectolitres en 2012.

Le secteur des boissons alcoolisées est indéniablement un pourvoyeur de dynamisme économique en termes d'exportations et d'emplois. Le chiffre d'affaires réalisé sur les exportations françaises de boissons alcoolisées s'élevait en 2011 à 11,45 milliards d'euros. Lorsque les ventes d'Airbus ne viennent pas modifier les résultats, les exportations d'alcool en France sont parmi les premiers contributeurs de la balance commerciale.

Concernant la taille du secteur en termes de nombre d'emplois, l'ensemble des associations professionnelles avance des estimations difficilement vérifiables. Certes, la production d'alcool occupe un nombre non négligeable d'individus, de la production au circuit de distribution en passant par le secteur des cafés-hôtels-restaurants. Il n'en reste pas moins qu'il y a certainement des doublons et imprécisions. Un rapport d'information sénatorial de 2002 sur l'avenir de la filière vitivinicole en France [24] faisait état de 800 000 personnes travaillant à plein-temps dans cette filière entendue au sens large (emplois directs et indirects). Les brasseurs de France avancent quant à eux 65 000 emplois directs et indirects en 2013. La Fédération française des spiritueux certifie que leur filière occupe 100 000 emplois directs et indirects. Un million de Français travailleraient de près ou de loin dans le secteur des boissons alcoolisées, soit environ 1 actif sur 26.

La demande

La demande intérieure française a nettement diminué ces 60 dernières années. La consommation d'alcool pur par Français âgé de 15 ans et plus et par an est passée de 26 litres en 1961 à 11,8 litres en 2012. Cette diminution des quantités consommées est le fait d'une forte décroissance de la consommation de vin alors que celle de la bière et des spiritueux reste stable [10, 71]. Plusieurs travaux au cours du temps ont interrogé cette diminution de la consommation de vin, soulignant tour à tour, l'augmentation de la qualité et du tirage des produits du vin et les modifications de mode de consommation - au domicile ou à l'extérieur - [13]. Il ressort que la part des dépenses des ménages en matière de boissons alcoolisées stagne ces dernières années autour de 15 à 16 milliards d'euros

annuels, elles avaient auparavant doublé entre 1959 et 2002 passant de 8 milliards d'euros à 15 (en euro 2005, voir Insee Consommation effective des ménages).

Prix et taxes sur l'alcool

Même si la demande intérieure semble moins forte aujourd'hui, les chiffres d'affaires de l'industrie restent importants, non seulement du fait des exportations mais aussi grâce à l'augmentation des prix. Selon l'Insee, le prix TTC d'un pack de six bouteilles de bière blonde (33 cl) a augmenté de 38 % entre 1992 et 2013, celui d'une bouteille d'apéritif anisé de 35 %, et celui d'une bouteille de whisky de 7 %. Le prix d'un demi de bière blonde a quant à lui augmenté de 33 % entre 2001 et 2013. Notons que dans le même temps, entre 1998 et 2013, l'indice des prix à la consommation augmentait d'un peu plus de 27 % signifiant que l'augmentation des prix des boissons alcoolisées a peu ou prou suivi l'inflation, voire pour le whisky s'en est nettement éloigné, faisant de ce produit un alcool relativement meilleur marché aujourd'hui qu'hier.

Les boissons alcoolisées sont une manne fiscale importante en France. En plus des taxes usuelles comme la TVA, les produits de l'alcool supportent des taxes spécifiques comme les droits sur les volumes consommés. En 2011, ces droits spécifiques s'élevaient à 3,24 milliards d'euros tandis que la TVA était de l'ordre de 2,73 milliards d'euros. Remarquons que cette recette fiscale est deux fois moindre que celle obtenue sur les produits du tabac, qui s'élève entre 11 et 13 milliards d'euros. Ce sont, comme le souligne Palle [71], les spiritueux qui supportent la plus grande part de cette recette fiscale avec 82 % du total, les bières contribuent à hauteur de 11 %, les vins à 4 %, le reste provenant de produits intermédiaires. ☹

Les références entre crochets renvoient à la Bibliographie générale p. 61.

Christian Ben Lakhdar
HCSP, commission spécialisée Prévention, éducation et promotion de la santé, Université de Lille - Equippe